

## *Inconnus intimes*

Exposition de Garance Alves/ Centre Camille Claudel, automne 2019

### *Drapés*

Texte d'Angelina Berforini

Les inconnus intimes qui inspirent le travail de Garance sont, a priori, les êtres qui ont déposé leurs vêtements dans un pressing ou encore qui ont ouvert leur penderie garnie d'éléments vestimentaires rigoureusement pliés, rangés, empilés. Un choix de pièces de vêtements anonymes d'anonymes est en effet le matériau de base de cette exposition qui déploie le sujet par le biais de supports variés, installations, dessin, collages, eaux fortes. La chemise occupe une place centrale. Blanche. Et quoi de plus intime en effet que la chemise, premier vêtement (vêtement premier) que l'on glisse à même la peau et se fait métaphore des travaux, vicissitudes et plaisirs humains, mouiller sa chemise, donner sa chemise, être comme cul et chemise, s'en moquer comme de sa première chemise, etc. Cela pourrait être ludique voire humoristique. Ou un premier exercice de style sur la colonne vertébrale de l'art occidental, le corps, que tout étudiant se doit de pratiquer pour pouvoir ensuite en faire son miel. Sauf que c'est plutôt une inquiétante étrangeté qui suinte de ces pièces de vêtements propres et aseptisées, déclinées dans un parcours où le blanc impitoyable le dispute à un chromatisme aux tons sombres et froids. Et la source du trouble finit par s'imposer au fur et à mesure que le regard se (re)pose, écoute l'émotion qui sourd des strates de notre culture en matière d'art : les corps, ces anonymes auxquels on fait référence, sont totalement absents. Ainsi, l'installation intitulée *La foule* aligne une rangée de panneaux en plexiglas enserrant pantalons, vestes, chemises sans l'ombre d'un pli, exagérément aplatis, informes. Plats. Dans la pièce nommée *Dialogue*, ce sont des dessins, comme des études où le drapé réaliste de deux vestes suggère le plein, lequel, dans un même geste, est désamorçé par les contours d'une veste à peine esquissée, dénonçant le vide des deux autres. Dans l'installation intitulée *Manteau*, (élément chargé de symbolique autant que la chemise), le vêtement est bien là dans toute sa pesanteur, son épaisseur cependant qu'une vague forme ectoplasmique évoquant une jambe désincarnée tente de s'en échapper. Or, notre culture de l'art s'est toujours articulée sur la présence du corps humain. Le corps, lorsqu'il n'est pas nu, toujours révélé par son vêtement, d'abord sublimé classiquement par le drapé qui cache et dévoile. Il semble même que l'artiste peint ou sculpte d'abord un corps nu avant de l'envelopper. Et dans notre monde moderne, le corps travaillé, (re)mis à nu ou toujours drapé mais blessé, meurtri, défiguré, fragmenté. Le vêtement fait l'humain et lorsqu'on veut dépouiller l'homme de son humanité on le met à nu. Ici, les vêtements sont vides, les drapés tendus, les piles de chemises rigidement pliées, les pantalons ou vestes exagérément aplatis. Aucune trace des corps qui ont pu les habiter. Il y a quelque chose de Boltanski dans cet univers vide d'hommes dont le passage est attesté par les pièces vestimentaires devenus des artefacts. Cette exposition révèle une maturité certaine qui contraste avec la jeunesse et la fragilité de l'artiste. Maturité qui manie le paradoxe entre le geste d'élever au sublime un des attributs les plus triviaux de l'homme et le charger d'un sombre sentiment du tragique. L'installation intitulée *La traversée* est comme le point d'orgue de l'exposition, le nord du parcours proposé par l'artiste. A même le plancher, du sable éparpillé, des piles horizontales de chemises blanches toutes identiques, pliées et empilées au centimètre près, évoquant des vaisseaux sur une eau mobile. Dans leur sillage, une flotte d'esquifs minuscules et fragiles, peuplés de chemises miniature, tout aussi rigidement pliées, mais cette fois érigées verticalement comme autant de « personnages ». On ne peut pas ne pas penser à ces

frêles embarcations qui coulent en mer méditerranée et que les grands navires ne réussissent pas à conduire sur la terre ferme. En masse, les hommes disparaissent dans les eaux, dans le feu, dans la terre. Restent les accumulations de vêtements. Ou des fragments (voir l'installation précisément appelée *Fragments* les éléments de chemises rectilignes et identiques). Les tragédies ne manquent pas dans le siècle passé et présent pour nous le rappeler. Dans un raccourci du traitement du corps dans l'art occidental, l'imaginaire de Garance signe un pas de plus, le vêtement ne dit même plus le caché, il dit effacement de l'humanité. Seule reste la chemise. Comme suaire. *Inconnus intimes* est une exposition éloquente et perplexe, sombre et lumineuse, ludique et grave, une sorte de prélude aux jours où la terre deviendra plate.